Scripto

Erik L'Homme

DES PAS DANS LA NEIGE

Aventures au Pakistan

Gallimard

Extrait de la publication

Scripto

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© Dessins de l'Homme sauvage, Jordi Magraner.
© Photos, Yannik L'homme.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2010, pour le texte.

Extrait de la publication

Erik L'HOMME

DES PAS DANS LA NEIGE

Aventures au Pakistan

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À mon frère Yannik et à mon ami Jordi,
compagnons de route sur ces chemins de poussière.
À ceux de mon clan,
qui marchent sur les sentiers sauvages,
chevauchent le vent et dorment dans les nuages.
À Daniel Dravot, à Philippe Morane et à Tintin,
héros de papier qui furent de l'aventure,
à leur façon.

À toi, enfin, Pierre,
parti chasser les chimères en Gwendalavir.

Extrait de la publication

Cher lecteur,

Je te dois quelques explications, surtout si tu me connais. Tu serais en effet tenté de croire à une nouvelle fiction. Or ce récit est vrai.

Il est rigoureusement authentique.

Je n'ai rien inventé, même si j'ai pris beaucoup de libertés avec la chronologie des événements et le déroulement de certains d'entre eux.

Je suis parti dans les années 1990 avec mon frère Yannik et un ami, Jordi, aux confins du Pakistan et de l'Afghanistan, dans la chaîne des hautes montagnes de l'Hindou Kouch. Nous nous étions mis en quête de l'Homme sauvage (que les populations locales appellent *barmanou* ou *almasty* et que les Occidentaux confondent avec le Yéti)…

Pendant des mois, avec mes deux compagnons, j'ai arpenté ces régions reculées du monde et j'y ai vécu quelques-uns des moments les plus forts de ma vie.

Cela peut paraître fou. Ça l'était sûrement.

Je me rappelle d'ailleurs l'air stupéfait de mes proches lorsque je leur ai fait part de mon intention d'abandonner l'agrégation d'histoire pour partir au bout du monde. Aujourd'hui encore, je ne suis pas sûr qu'ils aient compris et seul compte pour eux cet étonnant voyage dont je suis revenu vivant.

Pourtant, tout est affaire de regard. Du regard qu'on porte sur le monde.

Dans un de mes livres, un maître sorcier explique à son jeune apprenti que « le premier effort à faire pour accéder à la compréhension magique du monde, c'est de le regarder différemment ».

Pas d'autre secret.

Dès lors, notre monde lui-même, si gris d'apparence, si prévisible, devient véritablement fantastique. Car ce regard offre la liberté. Bien des choses deviennent possibles, à condition de sortir de la route et de tracer son propre chemin. Et l'Homme sauvage, s'il reste un mystère, n'est plus une chimère ; il ne tient qu'à nous d'aller à sa rencontre.

J'ai conservé de cette aventure des notes prises dans plusieurs carnets.

J'ai été tenté d'y puiser largement pour écrire ce récit. J'ai finalement préféré laisser à mes souvenirs le soin de faire un tri parmi les événements qui se sont produits et les innombrables émotions qui les ont accompagnés.

J'ai certainement oublié des choses importantes, mais toutes celles qui sont ici m'ont durablement marqué.

Je te souhaite donc une bonne lecture, en te souhaitant de vivre un jour tes propres aventures, fortes et folles, forcément folles…

Extrait de la publication

Le pays au bout du monde . 1

Silences

Le silence. Le silence me manque. La lumière aussi, cette lumière éblouissante et crue qui brûlait mes yeux à force de montrer les choses dans leur nudité. Leur crudité. Et puis l'espace, l'horizon à jamais hors d'atteinte, les montagnes enneigées qui semblaient faire la course vers le ciel.

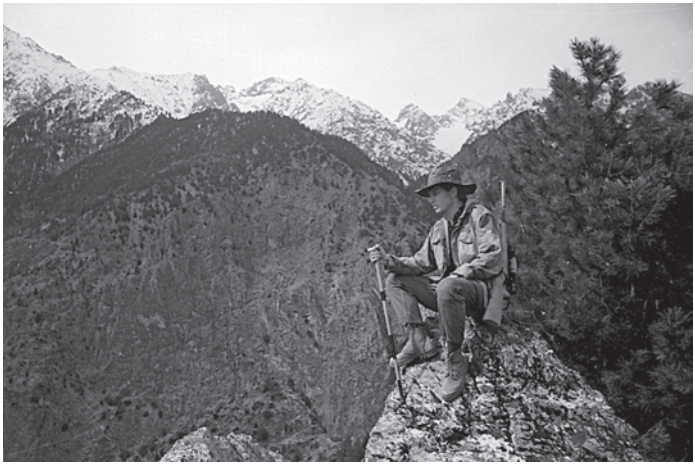
Je vais ouvrir la porte à mes souvenirs et j'ai peur. J'appréhende de me découvrir, d'apparaître sans masque, sans les voiles si commodes du subterfuge romanesque. C'est une chose d'utiliser des bouts de sa vie dans un roman, de recourir aux gens que l'on connaît, aux pays qu'on a visités, aux événements que l'on a vus ou vécus. C'en est une autre de parler de soi. De se mettre en scène.

Les poings dans mes poches crevées

Il y a une photo au-dessus de la porte de mon bureau. Un agrandissement, dans un sous-verre, devant lequel je passe tous les jours. On y voit un jeune homme perché sur un rocher, de profil, sur fond de montagnes immenses partiellement enneigées. Il porte une veste militaire élimée, un chapeau de toile qui lui confère quelque chose d'Indiana Jones. Il s'appuie sur une canne au pommeau doré. Une carabine pend à son épaule, en bandoulière.

Ce jeune homme qui affiche un sourire insolent, le sourire de ceux qui vont manger le monde, c'est moi. Ou plutôt, c'était moi.

À cette époque, je posais devant l'objectif de mon frère Yannik, ignorant la bouille hilare de l'ami Jordi, sur le bord d'un sentier qui nous conduisait tous trois



Extrait de la publication

vers les hautes forêts de l'Hindou Kouch, entre Pakistan et Afghanistan.

Qu'est-ce qui nous poussait ainsi, avec l'enthousiasme de notre jeunesse, à grimper vers les nuages ?

L'espoir d'une rencontre improbable avec un être qui n'existait pas encore et que nous étions résolus à découvrir : le *barmanou*, l'*almasty*, le Velu, l'Homme sauvage, qui était notre graal à nous. Le graal, ce miroir fou, flou et déraisonnable, qui devrait sans doute fasciner tous les jeunes gens et dans lequel j'ai vu, moi, à quoi je ressemblais vraiment.

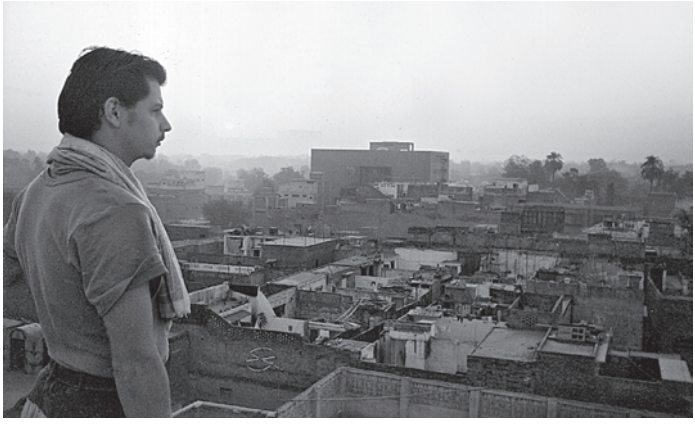
La cité des fleurs

C'était il y a quinze ans environ, à Peshawar, au Pakistan. Nous avions déniché, Yannik, Jordi et moi, pour un prix dérisoire adapté à notre maigre budget, une chambre donnant sur le toit d'un hôtel proche de la poste centrale. La vue portait loin de là-haut. Un brouhaha permanent montait de la cité, entrecoupé par les appels à la prière.

Il existe une autre photo, de Yannik cette fois, en contemplation devant ce paysage de toits et de linges colorés séchant sur des milliers de cordes.

Nous avions déballé les sacs à dos à l'intérieur de notre pièce misérable pour une ultime vérification. Il restait seulement la place nécessaire pour nous allonger sur les *charpoï*, ces lits de corde et de bois pourvus

Extrait de la publication



d'un trop mince matelas de laine. Il faisait chaud, mais la température restait encore tolérable.

De toute façon, l'excitation nous aurait fait supporter n'importe quoi.

J'ai du mal à mettre un frein au galop de mes pensées. Je me rappelle la ville à mes pieds et cet air que je respirais pour la première fois. Un air chargé d'épices et de fumées, de relents d'une pourriture vague et de terre sèche.

Un air d'aventure

C'était bien moi qui me tenais là, habillé en kaki à la façon d'un militaire. Je n'étais pas en train de rêver.

Nous avions déambulé plusieurs jours dans la cité grouillante, captivés par cette atmosphère que l'on aurait bien du mal à concevoir dans nos pays monotones et routiniers. L'ancienne « ville des fleurs »

moghole respirait l'imprévisible et le risque. Des armes se vendaient dans les arrière-boutiques des marchands de tapis, des pièces archéologiques rares se monnayaient dans les salles sombres des *chai-khana* du bazar, ces troquets où l'on boit, assis sur des tapis ou des petits tabourets, du thé vert ou noir. Sur les places encombrées, au milieu des acheteurs de rubis et des vendeurs de cannabis, on parlait d'honneur, de vengeance et de guerre. C'était à Peshawar que battait alors le pouls de cette région bouillonnante, située au confluent de l'Inde et de l'Asie centrale, au milieu des cent ethnies qui en composent le gigantesque puzzle humain.

J'avais découvert tout ceci, une partie du moins, au cours de nos longues marches sans but dans les rues qui m'offraient enfin l'occasion de replacer dans la réalité la documentation amassée avant notre départ dans les livres et la précipitation.

Sur le toit de cet hôtel de Peshawar, le regard vissé sur le monde étrange qui grouillait en bas, j'étais la proie d'un enthousiasme irraisonné et d'une profonde anxiété.

Orages désirés

Je me suis souvent comparé, plus jeune, au René de Chateaubriand qui appelait de ses vœux d'improbables orages. Et je me suis souvent demandé quelle mouche

Extrait de la publication

m'avait piqué de m'inscrire à cette agrégation d'histoire alors que j'aspirais à une vie extraordinaire, même s'il fallait pour cela qu'elle fût brève – on est toujours enclin à gaspiller ce dont on dispose en quantité, en l'occurrence son temps, quand on est jeune.

Je crois, pour en revenir à ce choix incongru, qu'il est tout simplement difficile d'échapper à son époque et aux modèles de réussite qu'elle impose.

C'est Jordi qui fut à l'origine de notre départ au Pakistan.

Jordi était un naturaliste de terrain. Yannik et moi l'avions rencontré à l'occasion d'un comptage de chamois dans le Vercors, à l'époque où nous fréquentions les associations drômoises de protection de la nature. Au moment de l'expédition, Jordi n'avait pas trente ans. C'était un Catalan de Valencia, fier et orgueilleux, qui retournait au moins une fois par an dans sa patrie au moment de la grande fête des *Fallas*, en mars. Petit homme au poil blond tirant sur le roux, parfois barbu et parfois non, il avait les yeux d'un bleu intense. Tout en nerfs, d'une énergie communicative et incroyablement séducteur, il pouvait être d'une irrésistible drôlerie comme d'un mutisme obstiné. Ses colères étaient célèbres. Elles n'ont cependant jamais impressionné Yannik.

Mon frère cadet était l'inverse de Jordi. De taille moyenne et tout en muscles, d'un calme et d'un sang-froid à toute épreuve, rien n'échappait à son regard gris-vert. Ce qui l'avait conduit naturellement à la photographie. La photographie animalière. Yannik était davantage porté sur l'action que sur la parole. Son bon sens et son génie de la formule définitive ont mis fin à bien des discussions qui ne menaient à rien.

Nous étions seulement trois à partir.

Hormis nos familles, une poignée de scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle et quelques amis, personne ne savait seulement que nous existions. Nous avions mis toutes nos économies sur la table, ce qui ne faisait pas lourd. Et pourtant, notre voyage aurait très bien pu changer la face du monde.

Sur la route

La route qui mène de Peshawar à la ville de Dir file plein nord vers Chakdara et l'entrée de la vallée de Swat, en plein territoire pachtoun.

Les Pachtouns (ou Pathans, comme on les appelle au Pakistan) fondèrent le royaume afghan au XVIIIe siècle. Ils sont actuellement environ douze millions, répartis entre le Pakistan et l'Afghanistan et divisés en une multitude de tribus, elles-mêmes scindées en clans se groupant autour d'un ancêtre commun. Les Pachtouns vivent encore selon leur propre code, le

Extrait de la publication

Pashtounwali, qui autorise la vengeance, recommande l'hospitalité et accepte la guerre.

La guerre… Les Pachtouns et avec eux les conquérants indo-européens, macédoniens et anglais qui transitèrent autrefois par Chakdara nous rappellent que l'Histoire est d'abord faite du sang des hommes mélangé à la terre. L'Europe l'a oublié et c'est pour cela qu'elle ne comprend plus rien à la marche du monde.

Ce que notre chauffeur tentait, lui, d'oublier, était un mystère. Les kilomètres, sans doute, car il fonçait comme une brute sur une route constamment traversée par des hommes et des animaux domestiques, qu'il dispersait à grands coups de Klaxon.

J'avais le sentiment d'être dans la peau d'un Nicolas Bouvier[1] tant notre véhicule ressemblait, par sa vétusté, à la Fiat Topolino de l'illustre voyageur. Nos sacs étaient ficelés sur la galerie du bus fatigué et nous étions en route vers les montagnes.

Là-bas les gens étaient partout. Ils surgissaient de nulle part, des champs, des talus, de sous les cailloux et des touffes d'herbe. La première fois que je m'en suis aperçu, nous étions arrêtés au bord de la route, loin de toute habitation. Le chauffeur refroidissait le

1. Nicolas Bouvier est un écrivain, photographe et voyageur suisse né en 1929 et mort en 1998. Célèbre notamment pour son livre *L'Usage du monde,* dans lequel il décrit le périple accompli en 1951 en voiture avec son ami Thierry Vernet, de Belgrade (ex-Yougoslavie) à Kaboul (Afghanistan). C'est un peu l'ancêtre des routards modernes.

Extrait de la publication

radiateur de son bus avec l'eau trouble d'un canal. Je m'étais éloigné pour uriner. L'endroit semblait désert et pourtant je faillis arroser un homme grand et maigre enroulé dans un tissu blanc, qui se tenait à l'ombre d'un buisson !

Mais c'étaient surtout les haltes fréquentes du bus dans les *chaikhana* du bord de route qui rendaient le trajet interminable. Les hommes sortaient, s'installaient sur les *charpoï* et commandaient du thé ; les femmes emprisonnées dans leur cage de tissu (le fameux *chadri* ou burqa afghane) qui ne laissait même pas voir leurs yeux derrière l'étroite meurtrière grillagée étaient conduites à l'écart par leur père, frère ou mari et tout cela prenait un temps fou. Nous apprîmes à ne jamais perdre le chauffeur de vue. Quand celui-ci

Extrait de la publication

décidait qu'il était l'heure de repartir, il regagnait son siège comme s'il avait le feu au derrière et faisait rugir le moteur en klaxonnant. Le retour des passagers s'effectuait dans une joyeuse bousculade.

Si les désagréments du trajet par la route étaient multiples, il y en avait un particulièrement impressionnant : les barrages de police. Des sacs de sable sur la route, des individus armés jusqu'aux dents qui tenaient en joue le véhicule tandis que deux hommes contrôlaient les passagers et qu'un troisième grimpait sur la galerie pour inspecter les bagages. Nous sortions systématiquement nos passeports, pour la forme surtout car je doute qu'un seul de ces policiers, souriants par ailleurs, fût capable de les déchiffrer. Nous nous efforcions de sourire, sourire et encore sourire. Règle numéro un, que nous avions vite assimilée : pour espérer obtenir quelque chose, il ne fallait surtout pas se montrer arrogant et encore moins colérique !

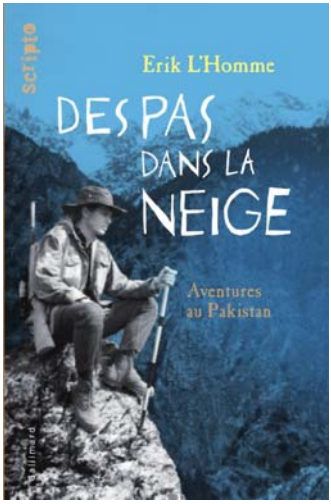
C'est aux alentours de Malakand qu'un contrôle nous obligea à nous impliquer davantage.

Un hussard sur le toit

Le bus était au bord de la route, essoufflé par une interminable côte, et les passagers assommés par la chaleur cherchaient un peu de repos à l'ombre d'une haie.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Maquette couverture : Clément Chassagnard
PAO : David Alazraki
Imprimé en Italie par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
Dépôt légal : février 2010
N° d'édition : 171 269
ISBN : 978-2-07-062 943-5

Extrait de la publication



Des pas dans la neige

Erik L'Homme

Cette édition électronique du livre *Des pas dans la neige*
d' *Erik L'Homme*
a été réalisée le 09/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en février 2010 (ISBN : 9782070629435)
Code Sodis : N32418 - ISBN : 9782075008679
Numéro d'édition : 171269

Extrait de la publication